

Christian VANDENDORPE

À la recherche de Ferdinand de Saussure par M. Arrivé

Si Saussure n'occupe plus tout à fait aujourd'hui la place qu'il avait dans les années soixante au sein de l'espace culturel, son *Cours de linguistique générale (CLG)* n'en reste pas moins un jalon important dans l'histoire de la réflexion sur le langage, et qui continue à susciter débats et recherches dans les domaines tant de la linguistique et de la sémiotique que de la philosophie du langage et de la psychanalyse. En témoigne le dernier ouvrage de Michel Arrivé, qui propose en un peu moins d'une dizaine de chapitres un tour d'horizon des principales questions suscitées par les divers champs de recherche du maître de Genève. Reconnu pour ses travaux de grammaire et de linguistique, Arrivé était d'autant mieux placé pour écrire cet ouvrage qu'il explore depuis plus de vingt ans, dans des ouvrages internationalement connus, les rapports entre le langage et l'inconscient. Comme il est aussi sémiologue et éditeur de textes, on pourrait certes lui appliquer le titre qu'il donne au premier chapitre de cet ouvrage à propos de Saussure : «Une vie dans le langage».

Les capacités exceptionnelles de Ferdinand de Saussure (1857-1913) se manifestèrent très tôt. Issu d'une famille d'écrivains, de savants et d'artistes, il faisait déjà des observations de grammaire comparée à l'âge de 15 ans et fut admis à la Société de linguistique de Paris à 18 ans. Son volumineux *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes*, publié alors qu'il n'a que 21 ans, lui vaut d'emblée une audience internationale. Nommé maître de conférences à l'École pratique des hautes études, il décide en 1891 de retourner s'installer à Genève, où il donnera le cours de linguistique générale à partir de 1907.

Pendant longtemps, on n'a connu des travaux de Saussure que le *CLG*, qui est une compilation faite en 1916 à partir des notes prises par trois de ses étudiants : Bally, Sechehaye et Riedlinger. Or, on le sait, des notes de cours prises à la volée peuvent présenter des divergences par rapport

au discours réellement tenu par le maître. Ce n'est que plus tard que paraîtront des éditions critiques, avec Tullio de Mauro (1972), Engler (1968 et 1974) et Komatsu (1993). Mieux encore, c'est seulement en 2002 qu'on apprendra que Saussure avait entrepris de «donner la forme d'un livre à ses réflexions sur le langage» (p. 34) et cet ouvrage devait s'intituler *De l'essence double du langage*. Il est donc tout à fait pertinent d'interroger la pensée du *CLG* en regard de celle qui se dégage de ce manuscrit. Mais son domaine de recherche ne se limitait pas à la linguistique. On sait depuis la parution de l'ouvrage de Starobinski (1971) que Saussure a mené durant la plus grande partie de sa vie une recherche sur les *Anagrammes* dans la poésie latine et que cela constitue la partie la plus volumineuse de ses manuscrits. Enfin, un troisième domaine de recherche porte sur la légende germanique du *Nibelungenlied*, un travail qui n'a commencé à être connu qu'à partir de 1957 et dont l'édition intégrale date de 1986. L'intérêt du livre de Michel Arrivé est de croiser ces différentes sources pour cerner au plus près les positions de Saussure sur nombre de questions fondamentales.

Dans le chapitre intitulé «modeste essai de relecture du *CLG*», Arrivé met en garde contre les glissements interprétatifs qui ont affecté la compréhension du texte saussurien. Après avoir mis l'accent sur un certain nombre de distinctions fondatrices, notamment entre langage, langue et parole, il consacre une importante section à la notion de «signe». Dans la conception saussurienne, ce dernier résulte de la combinaison indissoluble d'un «concept» et d'une «image acoustique», ou en termes modernes d'un *signifié* et d'un *signifiant*. Le référent est notoirement absent de ce modèle. Le signe est régi par deux principes. Le premier de ceux-ci est la notion d'«arbitraire», qui affecte sans contestation possible «la relation entre les deux faces du signe» (p. 47). Ce premier principe permet d'établir une intéressante distinction entre «signe» et «symbole», le premier étant par définition arbitraire alors que le second «a pour caractère de n'être jamais tout à fait arbitraire» (*CLG*, 102), ce qui l'exclut du système de la langue. Il est à noter malheureusement que «cette opposition terminologique n'est pas observée dans les autres textes de Saussure [qui] emploie *symbole* [...] avec le sens conféré dans le *CLG* à *signe*» (p. 47). Pichon et Benveniste ont noté chez Saussure un glissement inconscient du signifié à la

chose. Et un tel glissement se vérifie aussi chez les divers exégètes qui ont repris cette question, les arguments en faveur de l'arbitraire du signe tendant inévitablement, semble-t-il, à faire intervenir le référent. Considérant les divers avatars des démonstrations évoquées, Arrivé en déduit que ce principe doit en fait être considéré comme un postulat (p. 55). Bizarrement, il n'est jamais fait mention ici des cas d'homophonie, où l'existence d'une multiplicité de signifiés pour un même signifiant (par ex. *ver*) me semblerait pourtant suffisante pour écarter les fantômes du cratylisme et confirmer le principe de l'arbitraire du signe.

Les ambiguïtés et les difficultés d'interprétation seraient encore plus grandes en ce qui a trait au « caractère linéaire du signifiant », qui est le second principe régissant le signe. Michel Arrivé croit voir une difficulté majeure dans le texte saussurien : « En un point le signifiant est donné comme linéaire pour la seule raison de sa matérialité. Mais en un autre il est donné comme non-matériel » (p. 60). Personnellement, j'avoue n'avoir pas trouvé dans le *CLG* d'indice permettant de parler de la « matérialité » du signifiant. Au contraire, le caractère incorporel du signifiant est maintes fois réaffirmé. Cette immatérialité n'est en rien contradictoire avec la notion d'étendue dans le temps. En fait, la notion d'étendue est déjà présente et bien visible dans le choix de l'expression « *image acoustique* », qui désigne un événement mental placé sous le signe de la représentation et non du concept. De la même façon, lorsque Saussure formule son axiome de départ « La langue est comparable à une feuille de papier : la pensée est le recto et le son le verso » (*CLG*, 157; p. 65), il faut attribuer au mot « *som* » un sens virtuel plutôt qu'une valeur physico-acoustique. En effet, lorsqu'on fait fonctionner la langue sous la forme du monologue intérieur, il est bien évident que les signes existent toujours sous leur double face de signifié/signifiant, même si ce dernier n'est pas vocalisé.

Ce deuxième chapitre se termine par des réflexions sur la notion de valeur, la positivité du signe, les rapports syntagmatiques et associatifs et la distinction classique entre synchronie et diachronie.

Le chapitre suivant interroge les rapports entre sémiologie et linguistique dans la pratique de Saussure. Dès 1894, ce dernier avait proposé de désigner «la science des signes» par le terme de «sémiologie», dont la linguistique serait un «système particulier» (p. 86). Comme sa recherche sur la légende du *Nibelungenlied* a fait l'objet d'un cours dès 1904 et qu'elle s'est poursuivie durant des années, on aurait pu s'attendre à ce qu'elle soit traversée par les préoccupations linguistiques du *CLG* et qu'à son tour, elle influence ces dernières. Or, il n'en est rien. On constate une nette dissymétrie entre ces deux domaines de recherche : «sauf erreur ou oubli, le travail sur la légende n'est *jamais* allégué quand, dans le *CLG*, il est question de sémiologie» (p. 88).

L'étanchéité établie entre ces deux domaines de recherche affecterait même les concepts fondamentaux, tel le signe. En effet, les personnages sont décrits comme des unités de base de la légende et ont le statut de «signes» ou de «symboles», au même titre que les mots de la langue (p. 90). Or, on ne peut ignorer qu'il y a une différence essentielle entre ces deux sortes de signes. Les mots de la langue sont des unités à deux faces qui sont considérées par le linguiste comme étant sans rapport avec leurs référents; les mots de la légende, au contraire, sont étudiés dans leur ancrage avec un terroir particulier. Le critique en conclut à bon droit que «la sémiologie légendaire [...] est totalement déviante par rapport à la linguistique» et il voit là «l'indice textuel d'une difficulté théorique majeure» (p. 92).

Les rapports entre *parole*, *discours* et *faculté du langage*, qui font l'objet du quatrième chapitre, ont suscité nombre de controverses et de contresens. Selon une certaine doxa, Saussure aurait d'emblée écarté de sa réflexion linguistique le vaste domaine de la parole et des réalisations concrètes de la langue en action. Michel Arrivé considère qu'il s'agit là d'une «rumeur» non fondée, tout en reconnaissant que les concepts de «langue discursive et de langage discursif», qui permettent la prise en compte de la parole, ne sont abordés que «de façon assez fugitive» (p. 102). Examinant ensuite le statut respectif des trois termes, il invoque «la formulation authentique du 3^e Cours» pour proposer que ce qui est opposé à la «langue» n'est pas la «parole», mais «la faculté et l'exercice du langage chez l'individu» (p. 109). Mais il

reconnaît tout de suite après que cet emploi de « faculté du langage » n'est pas constant. Et il admet au terme de ce chapitre que Saussure n'a pas dépassé « le stade d'un programme au plus haut point séduisant et prometteur, mais non abouti » (p. 116).

Le chapitre consacré au « Temps dans la réflexion de Saussure » sera sans doute le plus sujet à discussion. L'auteur en est conscient, qui énonce en préambule que c'est sans doute le sujet le plus difficile à traiter. D'entrée de jeu, il pose cependant que « le Temps [...] est au centre de la réflexion saussurienne » (p. 120), s'écartant ainsi radicalement de la conception courante, ici qualifiée de « doxa », telle qu'elle est représentée notamment par Benveniste. Commencant par rappeler le « caractère linéaire du signifiant », Arrivé enchaîne en posant que le texte du *CLG* établit une « équivalence absolue [...] entre les deux expressions *caractère temporel* et *caractère linéaire* ». Il s'appuie ensuite sur l'autorité de Hjelmslev, qui affirme que « le syntagmatique est en jeu pour le signifié au même titre que pour le signifiant » (p. 124). Et il en conclut que « le temps de la linéarité n'affecte pas seulement la parole, mais aussi la langue » (p. 125). Le point faible de tout ce raisonnement réside dans l'équivalence posée entre linéarité et temporalité. Si une telle équivalence peut se vérifier dans certains cas, ce n'est cependant pas une donnée constante. En effet, le caractère linéaire d'un système ne possède une valeur temporelle que lorsqu'il est actualisé dans un processus et non lorsqu'il est considéré en lui-même, sous le regard de l'esprit. Quand elle est représentée de façon visuelle, une ligne ne relève aucunement de la durée; elle en possède une, en revanche, quand elle est exécutée par le dessinateur ou s'il s'agit d'une ligne mélodique jouée par un instrument et appréhendée par le canal auditif. Il en va de même si l'on décrit le jeu d'échecs : le système en est constitué de règles et de fonctions rattachées à des pièces, et le temps n'intervient que lors de la mise en jeu.

En séparant la linguistique de la grammaire historique pour mettre à nu le système et le jeu des différences qui caractérisent le fonctionnement de la langue, Saussure a effectué un coup de force inaugural, une coupure épistémologique. C'est en montrant la possibilité d'une approche non temporelle des systèmes de

signification qu'il a pu servir de maître et d'inspiration au mouvement structuraliste. On se souvient ainsi que, dans son article programmatique sur l'analyse du récit, Barthes envisageait de ramener tout récit à une trame intemporelle, se donnant pour but de «déchronologiser le continu narratif et [de] le relogifier» (1966 : 26). Greimas et Courtés sont tout aussi formels et subordonnent le chronologique au logique : «on peut considérer, du point de vue de la théorie sémiotique, que les structures sémiotiques profondes sont achroniques, alors que les structures discursives, plus superficielles, appellent la temporalisation» (1979 : 2). En éliminant la dimension du temps pour mettre en valeur le *système* de la langue, Saussure se situe dans le courant le plus novateur de la science en ces débuts du XX^e siècle. Il n'était d'ailleurs pas seul à frayer ce chemin. En physique, Einstein proposera dès 1905 de considérer le temps comme une illusion qui masque l'immuabilité des lois fondamentales; en psychanalyse, Freud affirme l'aspect proprement atemporel de l'inconscient, tel qu'il se révèle notamment dans le rêve.

En revanche, dans son travail sur la légende, Saussure ne parvient pas à maintenir la même radicalité de point de vue sémiotique. Peut-être a-t-il été victime du corpus qu'il avait choisi d'étudier, qui était trop profondément enraciné dans son terroir natal pour qu'il puisse dégager le récit de sa gangue spatio-temporelle. C'est du moins ce que semble indiquer cette réflexion publiée de son vivant à propos de l'onomastique des lieux : «[Si l'origine burgonde de ces toponymes était validée], on aurait à se demander quelle part l'Helvétie burgonde peut avoir eue dans la genèse et la propagation de la légende épique des *Nibelungen*» (p. 87).

En revanche, son travail sur les anagrammes offre un cas exemplaire où le système même du signifiant, en principe des plus linéaire, est examiné en dehors de toute linéarité. Prenant acte de ce «régime de fonctionnement strictement atemporel» (p. 143), Arrivé le voit comme une exception aux règles de la sémiologie. Pour moi, il faudrait plutôt le voir comme l'aboutissement extrême chez Saussure d'une remarquable faculté de cruciverbiste, apte à manipuler la structure signifiante indépendamment de ses règles normales de linéarité et de temporalité.

La recherche sur les anagrammes est également abordée dans le chapitre intitulé « Saussure aux prises avec la littérature ». Faisant part des diverses « perplexités » que cette question suscite chez lui, Arrivé confirme d'emblée que « [l]a notion de littérature occupe dans le *CLG* une place très marginale » (p. 145). Le travail sur les textes anagrammatiques, qui se caractérisent par leur « attachement à la lettre », semble confirmer chez Saussure « le lien indissoluble du *littéraire* et du *littéral* » (p. 162). Il ne saurait donc y avoir pour le linguiste genevois de « littérature orale ». De façon constante, la langue littéraire est chez lui « liée à l'écriture, et par là à l'*artificiel*, au *factice*, à l'*externe* [...] en opposition avec le caractère *naturel* de la *langue vulgaire*, la seule à relever du *système interne* » (p. 147). Très curieusement, Saussure en vient ainsi à exclure le *Don Quichotte* du champ de la sémiologie littéraire parce que cet ouvrage serait selon lui « éternellement fixé, sans possibilité aucune de socialisation ni d'évolution diachronique » (p. 161). Voilà qui ne manquera pas de surprendre toute personne quelque peu familière avec les thèses de l'herméneutique, qui vont précisément dans le sens opposé.

Questionnant le rapport de Saussure avec l'inconscient, Arrivé s'appuie sur Lacan et notamment sur le célèbre essai intitulé « L'instance de la lettre dans l'inconscient ». Ici aussi, je marquerai ma dissidence envers l'analyse proposée. Le fait que l'inconscient soit « structuré comme un langage » ne saurait impliquer que le linguiste qui a mis au jour les lois de la structure puisse être considéré comme « un découvreur de l'inconscient ». Même si Saussure réfère parfois à des processus inconscients, il ne s'agit pas chez lui de l'instance freudienne, mais d'un inconscient tel qu'il était alors exploré en psychologie par les recherches sur les automatismes, notamment chez James (1892), Bergson (1900) et Janet (1910). En revanche, Arrivé note très justement que « des manipulations littérales auxquelles Saussure se livre sur le matériau verbal [dans les anagrammes] évoquent très précisément celles que Freud pratique, à peu près à la même époque que lui, sur les mots du rêve » (p. 177). De là, toutefois, à admettre que « Saussure, sans le savoir, formule, comme Freud [...] les lois de l'inconscient » (p. 169) ou qu'il y a chez lui « l'ébauche d'une théorie de l'inconscient langagier » (p. 174), il y a un pas que je ne franchirais pas.

Le huitième chapitre brosse à grands traits l'héritage saussurien, tel qu'il a été repris et développé par Roland Barthes et A.J. Greimas. Ayant été en contact suivi avec ce dernier, Michel Arrivé peut éclairer de quelques anecdotes et témoignages un pan de l'histoire intellectuelle d'une période fascinante, tout en revenant avec finesse sur les glissements qu'ont connus chez Barthes les concepts de métalangage et de connotation.

L'ouvrage se termine par un hilarant chapitre intitulé «Crépitèmes et crépitômes, perdèmes et perdômes? Ou comment se “parlaient” les crépitants. Une note inédite de Ferdinand de Saussure». Ce pastiche — déjà publié dans *De Perec etc. derechef* (Paris, 2005) — est attribué à un certain «Adalbert Ripotois», patronyme sous lequel un adepte des anagrammes pourrait déchiffrer les mots «parodie» et «sotie», entre autres. Il s'agit là d'une façon humoristique et bien «gauloise» d'explorer une idée de Saussure selon laquelle l'organe phonatoire n'était pas indispensable au langage. Pour qui serait étonné de trouver un tel texte dans un ouvrage savant, il faut savoir que Michel Arrivé est un spécialiste d'Alfred Jarry et qu'il est aussi l'auteur de plusieurs romans, dont le premier mettait déjà en scène un certain «Ripotois».

Très soigneusement édité dans la collection dirigée par Anne Hénault, cet ouvrage offre une bibliographie ciblée à la suite de chaque chapitre. Cela permet de constater que l'auteur a tenu compte, dans cet ouvrage passionnant, des travaux les plus récents sur les divers points abordés.

Référence : Michel Arrivé, *À la recherche de Ferdinand de Saussure*, Paris, PUF, coll. «Formes sémiotiques», 2007, 230 p.

Bibliographie

Barthes, R. (1966), «Introduction à l'analyse structurale des récits», dans R. Barthes, W. Kayser, W.C. Booth, Ph. Hamon (1977), *Poétique du récit*, Paris, Seuil, coll. «Points», p. 1-57.

Bergson, Henri. (1900), *Le rire*, Paris, P.U.F.

Greimas, A.J. et J. Courtés. (1979), *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette.

James, William. (1892), *Psychology*, New York, Holt and Company.

Janet, Pierre. (1889), *L'automatisme psychologique*, Paris, Alcan.